Compte-rendu, opéra. Tours, Grand théâtre, Mars 2015 : Puccini : Il Trittico. Jean-Yves Ossonce, direction. Pierre-Emile Fourny, mise en scène.

Le chef Jean-Yves Ossonce – directeur des lieux-, retrouve **Paul Emile Fourny** après un Roméo et Juliette déjà convaincant. L'inspiration du metteur en scène (et directeur de l'Opéra de Metz), redouble même de pertinence dans ce triptyque (**Il Trittico**) où l'efficacité théâtrale prolonge Verdi pour atteindre un impact rare, d'un esthétisme… cinématographique. Le choix du metteur en scène s'est porté sur le jeu d'acteurs (impeccable de bout en bout), laissant la place aux protagonistes de la nouvelle production (créée en Slovénie jusqu'alors inédite en France).

Quai de Seine, cloître des recluses, maison familiale… : chaque univers du Trittico est scrupuleusement respecté, rehaussé même par l'intelligence du propos visuel ; la leçon de Puccini, deux tragédies préalables, une comédie fine, rossinienne et verdienne, est restituée dans tout sa force et son délire poétique. Un tel jeu des contrastes est un terrible défi pour les metteurs en scène (et aussi les chefs) : dans son déroulement, la soirée est riche en découvertes et satisfactions.

C'est d'abord, le jeu exceptionnellement fluide et nuancé du baryton **Tassis Christoyannis** (applaudi auparavant pour un Don Giovanni impeccable et mordant) : sombre Michele dans Il Tabbaro (à l'issue sauvage et barbare : Paul-Emile Fourny

reprend le premier canevas de Puccini, celui des deux morts finales): tout en regards millimétrés, en gestes et postures naturels, le chanteur se montre un formidable acteur qui sait aussi exprimer les failles non dites du patron de Luigi : un être déchiré que la perte de l'amour de sa femme (et de leur enfant) a précipité dans l'amertume haineuse, silencieuse et… meurtrière.
Quel contraste avec son délire burlesque et lui aussi parfaitement mesuré, d'une finesse rare, pour Gianni Schicchi : son intelligence lumineuse et positive contraste avec le profil étriqué et gris de la famille du défunt ; les sketches s'amoncellent sur la scène sans pourtant encombrer la finalité et l'enjeu de chaque situation, et fidèle à son fil rouge qui est l'eau, d'œuvre en œuvre, Paul-Emile Fourny fait traverser des eaux d'égout aux personnages qui viennent visiter le mort et ses héritiers… eaux boueuses et sales pour une famille de sacré filous âpres au gain. La cohérence de chaque rôle est formidable ; elle offre une leçon de pétillance et de saine comédie. C'est drôle et léger, mais aussi outrageusement juste et profond. La dernière réplique (parlée) de Gianni, à l'adresse du public, n'en gagne que plus de pertinence.



Dans le volet central, le plus bouleversant, Suor Angelica, le soprano tendre et intense de **Vannina Santoni** éblouit la scène par sa présence simple, elle aussi d'une absolue justesse d'intonation. Femme condamnée par sa famille au cloître, Angélique doit renoncer à tout et finit suicidaire après avoir appris que son garçon était mort depuis… 2 ans. Celle à qui tout fut exigé jusqu'au sacrifice de sa propre vie, exulte ici avec une intensité contenue, un feu émotionnel qui va crescendo jusqu'à la mort. Le style, l'économie, la concentration de Vannina Santoni nous hantent encore par leur exactitude, et aussi une grande humilité qui est toujours le propre des grands interprètes.

Courrez voir et applaudir ce Triptyque nouveau à l'Opéra de Tours, d'autant qu'en chef lyrique aguerri, Jean-Yves Ossonce apporte le soutien et l'enveloppe instrumentale idéale aux chanteurs : travail d'orfèvre là encore où outre les somptueux climats symphoniques, – parisien au bord de la Seine dans Il Tabbaro, de l'enfermement ultime pour Suor Angelica-, le chef

construit le dernier volet tel une comédie chantante, vrai théâtre musical qui grâce au délicat équilibre voix / orchestre réussit totalement cette déclamation libre et articulée dont Puccini a rêvé : une farce légère et subtile sertie comme un gemme linguistique. Où l'on rit souvent, où l'on est touché surtout. Superbe production. **Encore une date, le 17 mars à 20h.**

OPERA. Tours : Trittico superlatif de Puccini, les 13, 15 et 17 mars 2015



Tours, Opéra. Il Trittico de Puccini. Les 13, 15 et 17 mars 2015. Nouvelle production événement à l'Opéra de Tours sous la baguette fine et dramatiquement souple de **Jean-Yves Ossonce**. Sur la scène tourangelle, les chanteurs dirigés par le metteur en scène **Paul-Emile Fourny** éblouissent par leur incarnation saisissante, d'autant que la réalisation scénographique et visuelle d'une justesse cinématographique, souligne **le génie du dernier Puccini** : les 3 actes courts et tous différents du Trittico (Triptyque, créé à New York en 1920), tous singuliers et si différents, composent cependant une unité théâtrale qui résume les affres tragiques et comiques de la comédie humaine.

Tragique et sincère pétillant et délirant, le théâtre de Puccini triomphe à Tours

Triptyque / Trittico étincelant à l'Opéra de Tours

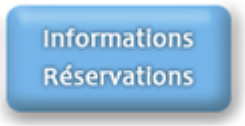


La production créée en Slovénie fait escale avant Metz, (horizon 2016) à Tours : elle est magnifiquement portée par une troupe de chanteurs et surtout d'acteurs parfaitement préparés, pilotés, engagés. Parmi un collectif au chant et jeu de scène ciselés, ne manquez surtout pas **la bouleversante Suor Angelica de la soprano qui monte : Vannina Santoni,** son timbre angélique et poignant transfigure le pauvre cœur de la sœur cloîtrée à son insu, Sœur Angélique ; c'est aussi **l'excellent baryton, Tassis Christoyannis** aussi suggestif et profond dans la tragédie d'Il Tabarro (Michele), que fin et truculent en Gianni Schichi : l'interprète a tout pour séduire, captiver, transporter : la gouaille burlesque, la subtilité d'un jeu mozartien et rossinien, la fluidité sincère pour chaque sentiment et chaque situation… A leurs côtés, les amateurs retrouvent le ténor vaillant et solide Florian Laconi… Tours réunit donc la crême du chant lyrique pour honorer comme rarement le théâtre puccinien. Le dernier Puccini égale le dernier Verdi, en sensibilité, justesse, tendresse (bien sûr Schichi fait penser à Falstaff… voire en plus cynique et glaçant). Quant aux actes qui précèdent : si *Il Tabbaro* est un concentré stupéfiant de

vérisme nuancé (la fin dans cette production est… glaçante), *Suor Angelica* (le volet central), suscite la compassion cathartique, celle portée, incarnée par la jeune religieuse recluse et culpabilisée, dont les élans du cœur et le cri lyrique si mesuré et contenu, rappellent et synthétisent les larmes déchirantes de Madama Butterfly (Cio Cio San) : Paul-Emile Fourny signe l'une de ses meilleures mises en scène, d'autant éloquente sous la direction musicale du chef Jean-Yves Ossonce. Production incontournable. **LIRE aussi notre présentation complète de l'opéra Il Trittico de Giacomo Puccini, présenté à l'Opéra de Tours, les 13, 15, 17 mars 2015.**

Tours, Opéra à l'Opéra de Tours. 3 dates événements :

Giacomo Puccini : Il Tritico, le Triptyque



(1918)

Nouvelle production

Vendredi 13 mars 2015 – 20h
Dimanche 15 mars 2015 – 15h
Mardi 17 mars 2015 – 20h

Conférence Il Trittico de Puccini :
Samedi 7 mars – 14h30 – Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Nouveau Trittico de Puccini à Tours

Tours, Opéra. Puccini : Il Trittico. Les 13,15,17 mars 2015. 3 miniatures véristes. 3 en 1. *Puccini a composé en 1918, un ensemble de 3 ouvrages destinés à être représentés en une seule soirée, enchaînant: Il Tabarro, Suor Angelica, Gianni Schicchi. Le cycle fut créé à New York, au Metropolitan Opera le 14 décembre 1918.*



Il Tabarro (la Houppelande) d'après le drame de Didier Gold (1910) est un pur joyau vériste en un acte, où la misère quotidienne se change en tragédie. On y retrouve le trio emblématique de l'opéra italien: une soprano (Giorgetta) mariée à un baryton (Michele) qui le trompe avec un ténor (Luigi). L'intrigue se déroule sur les quais de Seine: Luigi est décidé à quitter la femme qu'il doit partager, il sera débarqué à Rouen. Mais Michele démasque l'identité de l'amant de sa femme et l'étrangle puis le cache sous sa houppelande… En peu d'effets, le compositeur brosse chaque tableau, variant les climats, entre impressionnisme et expressionnisme avec un sens prodigieux de l'efficacité et de la synthèse.

3 miniatures véristes

Suor Angelica. Même acte d'un réalisme sec et froid dans Suor Angelica. L'action se déroule dans un couvent italien du XVIIè où une ancienne aristocrate a été enfermée après avoir eu un enfant suite à une liaison illégitime. Sa tante vient la visiter: lui fait signer un acte où la jeune femme renonce au patrimoine familial,t out en lui annonçant la mort de son enfant qu'elle n'a plus jamais revu. Au comble de la solitude et du dénuement, Suor Angelica imagine la misère de son enfant mort (Senza Mamma): elle avale un poison. La Vierge lui apparaît en lui présentant un enfant. Ici pas de rôle masculin mais une confrontation entre l'agent du destin (la tante) et la tendresse défaite de la l'héroïne.

Gianni Schicchi peut avoir été inspiré par un fait réel conté par Dante des Les Enfers (Chant XXX, vers 1308). L'action se passe à Florence… A la mort du vieux Buoso Donati, les membres de sa famille entendent récupérer les biens que le défunt a légué à un couvent. Schicchi (baryton) est appelé au chevet du mort, avec sa fille Lauretta qu'aime passionnément Rinuccio, le neveu de Buoso. Schicci prend l'aspect du mourant dans son lit afin de dicter ses dernières (fausses) volontés à son notaire: il lèguera tout son patrimoine à chacun des membres avides et complices. Puccini marque le contraste en invoquant dans ce tableau cynique et funèbre, la tendresse des deux amants : Rinuccio (Hymne à Florence) et Lauretta qui dans son air (O mio caro Babbino) pastiche la première manière du compositeur. Schicchi réalise ainsi le complot mais il s'octroie la maison du mort, écartant tout autre prétendant, afin d'y abriter l'amour des deux jeunes gens. Gianni Schicchi est une autre fable satirique, lyrique mais grinçante qui renouvèle depuis Falstaff, l'art de la pure comédie italienne, approchée par épisode et petites touches dans l'acte I de Tosca, grâce au personnage du sacristain.

Giacomo Puccini : Il Tritico, le Triptyque (1918)

Il Trittico : approche et enjeux des œuvres



Il Tabarro. De la fièvre, de l'angoisse dans un orchestre omniprésent (au risque d'étouffer parfois les voix?), doit ici projeter et préserver l'âpre réalisme d'un conte très cynique où le trio traditionnel de l'opéra italien exalte les tensions émotionnelles entre les protagonistes; la soprano et le ténor, Giorgetta et Luigi s'aiment en cachette, à la barbe de l'époux véritable de celle ci, Michele (baryton). Les deux amants ont à voir avec ceux de Louise de Charpentier: deux âmes enflammées, ardentes et nostalgiques, portant chevillé au coeur l'amour de l'asphalte parisien, ce Belleville où ils sont tous deux nés: jamais Puccini n'a autant déclaré sa flamme à la ville lumière : ce Paris des amants, d'un romantisme radical et suicidaire, déjà perceptible dans La Bohème (d'ailleurs l'ombre de Mimi flotte incidemment dans l'air du ténor à sa fenêtre au début du drame)… Souvent, le portrait de celui que l'on trompe est loin d'être tout noir : Michele n'est pas un mari despotique; ardent, "bon et honnête", il sait lui aussi s'ouvrir aux effluves d'une nostalgie silencieuse… certes endeuillée par leur enfant mort. Et est-il si dindon, inconscient àa la tromperie de son épouse ? Tant d'humanité chez ce personnage

le rend naturellement émouvant. Il y a dans la description puccinienne d'une histoire somme toute anecdotique, la pure ivresse délirante d'un abandon à la mort: ces 3 inadaptés ne sont pas heureux et cultivent finalement une addiction à la déploration tragique…
Au regard du raffinement de l'orchestration, on rêverait d'un Puccini joué comme Ravel: où le génie des mélodies s'assortisse d'un raffinement de la langue orchestrale : chaque maestro se doit de faire jaillir ces joyaux d'instrumentation qui font de Puccini le plus fascinant orchestrateur de son temps… On voit bien que l'écriture de Puccini transfigure l'anecdote : Il Tabarro pourrait être l'esquisse et le manifeste de toute l'esthétique lyrique de l'opéra italien au début du XXè. Une direction mesurée, claire et brillante suffirait à rendre tout le génie puccinien, si évident dans ce triptyque… Après tout jouer Wagner intimiste n'est pas si contre productif ! Dans le cas de Puccini, le bénéfice serait tout autant profitable.

Suor Angelica. Avec le recul, et en comparaison avec ses deux autres volets, Suor Angelica est l'opéra le moins réussi de la trilogie du Trittico puccinien. Les 30 premières minutes restent bavardent et anecdotiques même si elles sont destinées à exposer lieu, action, caractères: les épisodes qui se succèdent: les rayons de soleil sur la fontaine transformant l'eau en or; la piqûre de guêpe et le remède concocté par Angelica en soeur guérisseuse; puis les fruits de la quête, enfin l'annonce d'une visite au parloir… sont musicalement faibles; tout bascule avec la confrontation de la tante d'Angélique, cette princesse venue laver l'honneur d'une famille salie par la faute d'Angélique… laquelle se montre révoltée contre l'ordre qui la contraint à l'expiation … depuis 7 ans. Ainsi se dévoile le secret de Suor Angelica qui a eu hors mariage, un enfant.
La tragédie s'épaissit encore lorsque la tante apprend à sa

nièce détestée que son pauvre garçon est mort de maladie… Puccini écrit enfin le premier grand air du drame: lamento grave et sombre d'une jeune mère anéantie par ce qu'elle vient d'apprendre et qui retrouve le souffle sacrificiel et délirant de Butterfly. La suite de l'opéra en un acte est déséquilibré et la descente de la grâce divine mise en parallèle avec la mort par poison d'Angelica pose des problèmes de réalisation scénique que souvent les productions ne règlent pas… bien au contraire. Attention ! : si les chefs n'y veillent pas, Tout peut basculer dans le ridicule pathétique et la théâtralité sirupeuse. Le vérisme n'est pas afféterie.

Gianni Schicchi. D'après un conte décrit par Dante, Puccini adapte pour la première fois, le genre comique dont il fait ici, après le Falstaff de Verdi, un pur joyau délirant, délicieusement cynique et parfaitement satirique. Comme Paris dans Il Tabarro, c'est ici Florence qui inspire les pages les plus lyriques auxquelles le compositeur associe le duo des amants, Lauretta et Rinuccio; du reste c'est pour eux que l'ingénieux Gianni Schicchi (le père de la jeune fille) élabore son plan en travestissement et usurpation afin qu'ils s'aiment dans la maison florentine dont ils savent si justement célébrer le charme. Par la voix de Rinuccio s'exprime une vibrante apologie de la cité Toscane et de ses environs; et Puccini réserve à Lauretta le plus bel air de l'opéra (o moi caro bambino…) très habilement placé dans le fil narratif, quand encore circonspect quant à l'application du stratagème, Gianni succombe finalement à l'insistance de sa fille si insistante et si amoureuse; en outre, le compositeur oppose avec finesse l'ardente juvénilité des deux cœurs aimants à l'étroitesse d'esprits des parents du défunt venus récupérer, coûte que coûte, leur part d'héritage. La verve comique doit éviter boursouflure, car la partition exige a contrario la subtilité truculente des operas Buffa de Donizetti (Don Pasquale) …

Tours, Opéra à l'Opéra de Tours. 3 dates événements :



Giacomo Puccini : Il Tritico, le Triptyque (1918)
Nouvelle production

Vendredi 13 mars 2015 – 20h
Dimanche 15 mars 2015 – 15h
Mardi 17 mars 2015 – 20h

Conférence Il Trittico de Puccini :
Samedi 7 mars – 14h30 – Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite